

lui toucher au menton. Compatissante, je lui dis : " Il vous a donc fait bien mal ? " — " Mais non, dit-elle, je n'y suis pas encore allée. . . " — " Mais si vous pleurez si fort avant, que ferez-vous donc après ? " — " Après ? " reprit-elle indignée, ah ! vous, les Américaines, vous ne sentez rien ; je pleurerai de nouveau : et n'est-ce pas assez ? . . . "

Je la vois encore, cette belle grande jeune fille de dix-huit ans, au profil grec, à la taille admirable, aux cheveux châtain clair, légèrement ondulés, plantés bas. Ses yeux étaient gris, expressifs, son teint frais, mais d'un éclat adouci, et, sur tout cela, un cachet d'originalité unique qui décelait la race. A quinze ans elle avait terminé son cours, mais, après avoir passé trois années dans le monde, elle était revenue au S.-C. avec la manie de toujours employer une élégante face-à main lorsqu'elle regardait au loin. Les femmes sont surtout des êtres d'intuition, et, sans nous rendre compte comment ni pourquoi, nous sentions que cette grande compagne avait beaucoup souffert de son passage dans le monde. Un peu mélancolique, mais tendre, elle ne manquait jamais l'occasion d'un avis discret. Un jour, elle écrivit dans un album le joli sonnet suivant du Marquis de Ségur, qui donne une idée de l'état d'âme de la jeune conventine :

Et les bois sur son front étendent leurs ombrages,
Le livre commencé va tomber de sa main ;
La brise curieuse en feuillette les pages
Comme un enfant pressé d'arriver à la fin.

Oubliant la fraîcheur et l'éclat du matin,
Elle poursuit en l'air de confuses images
Et, tout bas, elle épelle au livre des nuages,
Les lettres de ce mot mystérieux : demain.

Pourquoi rêver ainsi ? que fais-tu, jeune fille ?
Sur ta tête, en ton cœur, le printemps chante et brille :
Ecoute sa chanson et respire ses fleurs.

Ici, les jours sont purs, les nuits pleines d'étoiles,
L'avenir est à Dieu, ne lève pas ses voiles. . . .
Qui sait ce que demain te réserve de pleurs ? . . .